

des masses » auquel les Russes sont obligés d'avoir recours. Cet appui des masses, tous le recherchent, les Américains autant que les Russes. Le fascisme, en Italie, comme en Allemagne, a su s'appuyer sur les masses ; il n'a pas été pour cela progressif. Il ne s'agit pas pour nous de savoir si les Russes s'appuient sur les masses (ils n'y réussissent que bien mal dans les pays qu'ils occupent), mais si cet appui a quelque chose de progressif.

Nos camarades nous accusent ensuite de ne pas faire la différence entre la répression exercée par les Russes contre la bourgeoisie des pays occupés, et celle qu'ils exercent contre les prolétaires. Où, dans notre texte, ont-ils constaté cet « électisme » ? Uniquement, pensons-nous, dans une citation de Koestler à propos de la répression dans les pays baltes. Fallait-il tronquer cette citation et en extraire uniquement ce qui se rapportait à la répression antiouvrière ? Telle quelle, elle n'avait que plus de valeur, montrant quelle place avait le prolétariat dans l'ensemble de la répression menée par l'Armée rouge. Il n'est point besoin de nous rappeler la nécessité de la violence révolutionnaire à l'égard de la bourgeoisie. Ceci dit, cette violence de classe se doit néanmoins d'être menée avec discernement : nous n'avons pas à approuver n'importe quelle forme de violence, n'importe quel acte barbare de la bureaucratie stalinienne, dont les buts ne sont plus révolutionnaires, même lorsqu'il s'agit de la bourgeoisie. Pendant la guerre, dans la *Vérité* clandestine, le camarade Marcel Hic avait écrit un article flétrissant les massacres de Katyn ; cet article exprime absolument ce que nous pensons : la répression aveugle et sans mesure ne peut favoriser la cause de l'affranchissement de l'humanité.

Nous nous sommes déjà expliqués sur la planification. Pour nous, planifica-

tion n'est pas synonyme de plan de production. Pour que le plan soit progressif, il faut qu'il ait en vue la répartition et non seulement le profit pour la bureaucratie et le développement industriel en vue de l'armature militaire du pays. Il ne saurait y avoir de véritable planification sans mainmise du prolétariat sur la production, sans retour au pouvoir politique du prolétariat.

« Lucien n'explique pas, disent nos camarades, comment une bureaucratie quelconque peut assurer ses privilèges et comment elle les transmet à ses enfants. » Nous croyons avoir répondu à la question dans notre texte pour le Congrès : les études en Russie sont devenues payantes. Les fils et les filles de bureaucrates sont destinés à devenir eux-mêmes des bureaucrates. La bureaucratie devient une classe fermée. Jusqu'ici, le recrutement extérieur à la bureaucratie se faisait sans cesse : les ouvriers les plus doués rompaient avec leur classe et, en s'instruisant, devenaient des bureaucrates. Aujourd'hui, il ne peut plus en être de même par suite des nouvelles lois concernant les études. La bureaucratie devient une classe héréditaire, plus fermée que la bourgeoisie des pays capitalistes, où les ouvriers les plus doués ont davantage de possibilités de s'évader de leur classe.

Staline n'est pas tombé, nous disent nos camarades, à cause du recul de la révolution européenne. C'est vrai. Mais ils ont tort d'en tirer argument pour soutenir la justesse des thèses passées de notre organisation. Trotsky pensait que Staline et sa clique tomberaient les premiers au cours de la guerre, avant les gouvernements japonais, italien, allemand. Il s'est trompé sur la force du régime stalinien parce qu'il considérait la bureaucratie comme une bille placée au sommet d'une pyramide. La réalité est, tout autre : la guerre a prouvé la stabilité de la bureaucratie.

De ce fait il faut tirer des conclusions. Notre jugement sur l'U.R.S.S. n'a rien d'affectif. Il ne s'agit pas pour nous de « compter le nombre de gendarmes » pour déterminer notre ligne ; il s'agit de voir où la défense de l'U.R.S.S. mènera le mouvement révolutionnaire. La révolution n'a pas fait un pas en avant dans les pays occupés par l'armée rouge. Au contraire, elle paraît compromise pour une longue période. Le stalinisme a discrédité l'idée même du communisme partout où il est passé. Le nouveau révolutionnaire européen ne peut se faire que dans la lutte contre le stalinisme. Il est juste de lancer le mot d'ordre d'évacuation des pays occupés ; il est juste de déclarer qu'il n'y aura aucune concession au social-patriotisme dans les pays alliés de l'U.R.S.S. Mais n'y a-t-il pas là, de la part des camarades défensistes, une contradiction ? Si l'on veut la victoire de l'U. R. S. S., ne doit-on pas vouloir aussi les mesures destinées à assurer cette victoire ? Le camarade Leblanc est logique lorsqu'il prend position pour l'attribution de Trieste à la Yougoslavie. Si l'on veut pour la défense de l'U.R.S.S., alors on doit se prononcer pour l'extension du glacis, pour le soutien des revendications russes sur les Détroits, pour le maintien de l'armée rouge dans tous les pays qu'elle occupe ; si l'on a, au contraire, en vue la révolution prolétarienne, qui ne peut se faire que contre le stalinisme dans toute une série de pays de l'Est européen, alors on doit au contraire lutter pour le défaitisme dans les deux camps en formation. Les concessions au social-patriotisme suivraient inévitablement, dans la pratique, le mot d'ordre de défense de l'U.R.S.S. au cours de la guerre. Il faut maintenant rompre avec cette politique, dénoncer l'impérialisme bureaucratique de l'U.R.S.S., lutter pour la révolution prolétarienne dans tous les pays.

28 octobre 1946.

Le problème de l'U.R.S.S. et la possibilité d'une 3^e solution historique

par Pierre CHAULIEU

Quelques notions élémentaires sur la théorie révolutionnaire

1. La manifestation la plus éclatante de la crise de la IV^e Internationale se trouve dans sa stagnation théorique. Depuis la mort de Trotsky, non seulement l'on chercherait en vain trace d'idée nouvelle dans toutes les publications de la IV^e, mais encore le niveau des discussions théoriques et politiques a subi une baisse effroyable. Une atmosphère de suspicion entoure toute tentative de renouveau.

2. La cause historique de cette stérilité se trouve dans l'impossibilité de tout

essor théorique dans une période de lourdes défaites du mouvement révolutionnaire, comme celle que nous venons de traverser. L'influence de ce facteur objectif a été renforcée par l'attitude ecclésiastique et scolastique vis-à-vis de la théorie révolutionnaire qui caractérise l'appareil dirigeant de l'Internationale.

3. La théorie révolutionnaire n'est pas un dogme révélé une fois pour toutes, mais une partie intégrante de l'action révolutionnaire évoluant constamment à l'instar de cette dernière. Les révolutions prolétariennes ne sont pas des applications uniformes des mêmes principes et de la « tradition », mais elles « se critiquent elles-mêmes constam-

ment, reviennent sur ce qui semble déjà être accompli pour le recommencer de nouveau, rallient impitoyablement les hésitations, les misères et les faiblesses de leurs premières tentatives » (K. Marx, *Le 18 Brumaire*). De même, la théorie révolutionnaire est obligée de se mettre constamment en question, de s'affirmer de nouveau à travers toutes les nouvelles conquêtes de la science et en assimilant la nouvelle expérience historique. A chaque étape du mouvement révolutionnaire correspond un bouleversement théorique plus ou moins profond.

4. La même conclusion découle de la théorie de la révolution permanente, selon laquelle « pendant une période